

INTRODUCTION.

Dans tous les temps, la Bible a eu des ennemis. Dès que les païens la connurent, ils l'insultèrent. Avant même que les Apôtres eussent commencé à prêcher le Christianisme, le grammairien Apion la raillait en Égypte et un peintre inconnu la caricaturait à Pompéi¹. On aurait dit qu'un secret instinct avertissait les adorateurs des faux dieux que, dans les pages de ce livre sacré, était cachée la force qui briserait leurs idoles et renverserait leurs autels. Quand la religion du Christ remporta ses premières victoires, les attaques redoublèrent. Depuis lors la guerre n'a cessé de s'étendre et de grandir. Infidèles, hérétiques, schismatiques, incrédules de toutes sortes, se sont tour à tour rués sur nos Livres Saints. Aujourd'hui la lutte a atteint son degré le plus aigu et le nombre des ennemis de notre foi ne

¹ On a découvert en 1883, à Pompéi, une caricature du jugement de Salomon, raconté par le troisième livre des Rois, III, 16-27. *Journal officiel*, 4 juin 1883, p. 2786. Voir plus loin, Figure 2.

peut plus se compter. Elle condamne toutes les mauvaises passions; toutes les passions se sont coalisées contre elle.

Néanmoins si ceux qui outragent l'Écriture sont nombreux, ceux qui la vénèrent, grâces en soient rendues au ciel, sont plus nombreux encore. Le Seigneur s'est réservé, au milieu de ces hommes qui courbent la tête sous le souffle de l'incrédulité, des légions de croyants qui adorent toujours leur Créateur et leur Maître, et qui saluent avec respect, dans nos Saintes Écritures, la parole même de Dieu, comme l'ont fait leurs pères, comme l'ont fait les Jean Chrysostome, les Jérôme, les Augustin, les Thomas d'Aquin, les Bossuet, les Fénelon et tant d'autres grands hommes qui sont l'honneur et la gloire de l'esprit humain.

Mais d'où vient cette division? Quelle est la cause de la foi des uns et de l'incrédulité des autres? Comment le même livre peut-il être, pour ceux-ci, un livre divin; pour ceux-là, un livre purement humain? L'intelligence est-elle diverse et comment ce qui est la vérité pour Leibniz et Bossuet est-il l'erreur pour Strauss et Wellhausen? Le soleil éclaire tous les yeux. Pourquoi la Bible n'éclaire-t-elle pas tous les esprits?

Les raisons de ce phénomène sont multiples et complexes. Les unes sont tirées de l'esprit, les autres du cœur. Nous n'avons pas à rechercher ici quelles sont les causes morales de l'incrédulité et quelle est la responsabilité de ceux qui sont atteints de cette maladie

aujourd'hui, hélas! si commune. Qu'il nous suffise d'observer qu'il y a des aveugles qui ne voient point la lumière la plus éclatante. Il est des hommes qui semblent privés du sens du surnaturel, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, comme il en est qui sont privés du sens moral, ou dont l'intelligence, atteinte d'une espèce de paralysie, ne peut saisir aucune vérité et devient la proie du doute dans tous les ordres des connaissances humaines. La science a découvert que certaines personnes, sans être privées de la vue, sont incapables de distinguer certaines couleurs. Il existe un daltonisme intellectuel comme il existe un daltonisme physique. Tel mathématicien ne peut saisir la valeur d'une preuve morale, tel incrédule ne peut ou ne veut reconnaître le caractère surnaturel des Écritures. Celui-ci doute de la valeur du témoignage des sens, parce qu'il lui semble que les sens l'ont trompé dans quelques circonstances, et il ne veut s'en rapporter qu'à sa raison; celui-là juge au contraire sa raison impuissante et il n'en croit qu'à ses sens, ou bien il tombe dans l'abîme du doute universel. Les causes du scepticisme à l'égard des Livres Saints sont analogues à celles du scepticisme philosophique en général. Les incrédules croient voir quelques taches dans la Bible; ces taches en cachent à leurs yeux toute la beauté ou du moins lui enlèvent son caractère divin. Ils y remarquent des obscurités et ils en concluent que l'Écriture est semblable à toutes les œuvres humaines et purement humaine elle-même. Le croyant ne

nie pas qu'il n'y ait dans l'Ancien et le Nouveau Testament des passages difficiles, des divergences, des altérations même, fruits des ravages du temps, et il cherche à les éclaircir; mais il ne transforme pas un vermisseau en éléphant ni un grain de sable en montagne, et il continue de croire à la révélation, malgré les objections des incrédules, comme le genre humain continue de croire à la raison et à la perception des sens, malgré les difficultés des sensualistes et des idéalistes.

Il ne faut donc pas attacher à l'incrédulité religieuse plus d'importance qu'on n'en attache au scepticisme philosophique. Cependant, comme les philosophes réfutent les sceptiques, il est bon que les croyants réfutent les incrédules, et montrent que la critique de notre siècle ne détruit point la révélation, afin de rendre de la sorte hommage à la vérité, et de dissiper en même temps les nuages qui offusquent les regards de quelques esprits prévenus. Il est donc à propos d'examiner quelles sont les difficultés que l'on soulève contre les Écritures, d'en retracer l'histoire, d'indiquer les réponses que l'on peut y faire. Avant tout, on doit chercher les sources d'où elles proviennent.

I.

D'OU PROVIENNENT LES DIFFICULTÉS
QUI SE RENCONTRENT DANS LES ÉCRITURES.

L'Église nous enseigne que l'Écriture est un livre inspiré de Dieu, c'est-à-dire écrit sous l'impulsion et comme sous le regard de l'Esprit-Saint, de telle manière qu'il a préservé de toute erreur celui qu'il a poussé à être ainsi son interprète auprès des hommes. Il ne lui a pas dicté tous les mots, d'après l'enseignement commun, et, d'après l'enseignement universel, il lui a laissé le libre usage de ses facultés naturelles, en sorte que le caractère propre de chaque écrivain, son style et sa manière se manifestent dans son œuvre. Tout ce que l'Écriture contient est vérité révélée pour nous, mais l'Esprit-Saint n'a pas révélé, dans le sens strict, c'est-à-dire fait connaître d'une manière surnaturelle, aux instruments humains dont il s'est servi, ce qu'ils savaient déjà par des moyens naturels, soit par leur expérience personnelle, soit par le témoignage des autres hommes. Il ne leur a appris par des moyens miraculeux que ce qu'ils

ne pouvaient savoir par eux-mêmes, comme, par exemple, les secrets de l'avenir. Peu importe d'ailleurs que telle partie des Livres Saints ait été directement révélée à son auteur ou simplement inspirée : tout ce qu'ils contiennent est également vrai et certain, car, ainsi que l'enseignent les théologiens catholiques, l'inspiration préserve l'écrivain sacré de toute erreur, non seulement de toute erreur dogmatique et morale, mais aussi de toute erreur historique ou scientifique.

La Bible est donc sortie des mains de Dieu pure et sans tache, digne de son auteur, de notre vénération et de notre foi. Cependant la Providence n'a point jugé à propos de la mettre complètement à l'abri des injures du temps, et elle l'a soumise, dans une certaine mesure, à la condition des choses humaines. Elle a veillé sur le livre saint pour qu'il restât intact dans son fonds et pour que le dépôt sacré de la révélation fût transmis sans altération grave aux générations les plus reculées, mais elle n'a point jugé nécessaire de faire de continuels miracles pour le soustraire à ces menues erreurs, à ces changements insignifiants qui se glissent dans tous les ouvrages des hommes. La rouille des siècles a ainsi déposé son empreinte sur quelques pages de nos Saintes Écritures, et nous n'avons plus un texte absolument conforme aux autographes des écrivains sacrés. En passant sous la plume de milliers de copistes, dans un intervalle de dix-huit cents à trois mille quatre cents ans, des noms propres ont été défigurés, des chiffres

brouillés, des mots omis, divers passages intervertis, obscurcis ou légèrement dénaturés. La comparaison des plus anciens textes et des plus vieilles versions en fournit la preuve irrécusable. Le texte hébreu actuel, par exemple, attribue à Lamech, père de Noé, sept cent soixante-dix-sept ans¹; le texte samaritain, six cent cinquante-trois; la version grecque des Septante, sept cent cinquante-trois : il est évident que deux de ces textes, sinon les trois, ont été altérés par les copistes. Nous lisons dans les Paralipomènes² que Baasa, roi d'Israël, fit la guerre à Juda la 36^e année d'Asa. Or Baasa ne régna que jusqu'à l'an 26 d'Asa³. Les Septante aggravent encore la difficulté en plaçant la guerre à l'an 38 d'Asa. Non seulement il y a contradiction entre le grec et l'hébreu, mais il y a une faute évidente dans l'un des deux passages du texte hébreu. C'est probablement 26 qu'il faut lire au lieu de 36 ou de 38. Notre texte actuel⁴ attribue cinq enfants à Michol, fille de Saül, et il est dit cependant formellement, dans un autre passage du second livre des Rois⁵, que Michol n'eut jamais d'enfants. Il faut lire, au lieu de son nom, celui d'une autre fille de Saül, Mérob, comme le porte le *keri* ou leçon corrigée des Massorètes, et comme il ré-

¹ Gen., v, 31.

² II Par., xvi, 1.

³ I (III) Reg., xvi, 8.

⁴ II Sam. (II Reg.), xxi, 8, texte hébreu et Vulgate.

⁵ II Sam. (II Reg.), vi, 23.

sulte de ce qui est dit dans le premier livre des Rois¹. Du temps de saint Jérôme, il existait de si nombreuses différences entre les copies qui circulaient parmi les fidèles, que ce Père écrivait au pape saint Damase : « Il y a presque autant d'exemplaires différents que de manuscrits². »

Il est aujourd'hui malaisé, à ceux surtout qui n'ont pas la pratique des manuscrits, de se figurer combien il était autrefois difficile, ou plutôt impossible, de préserver un texte de toute altération. Celui qui publie un livre, de nos jours, le confie aux mains d'un imprimeur, il revoit avec soin les épreuves et ne donne le bon à tirer que lorsqu'il est satisfait des corrections. La presse multiplie alors les exemplaires en grand nombre et ces exemplaires, fruits d'un travail mécanique, sont identiques les uns aux autres; ils ne diffèrent entre eux ni par un mot, ni par une lettre, ni par une virgule. Chez les anciens, au contraire, il y avait autant d'exemplaires différents que de copies d'un même ouvrage. L'auteur livrait son œuvre aux copistes, chaque copiste produisait un *codex*, mais avec des variantes, des fautes, moralement inévitables, dans la transcription d'un ouvrage de longue haleine. Tous ceux qui se font imprimer sa-

¹ I Sam. (I Reg.), xviii, 19. Voir R. Cornely, *Introductio in libros sacros*, t. I, p. 450.

² « Tot enim sunt exemplaria pene quot codices. » *Præfat. in quatuor Evangelia*, en tête de la plupart des éditions de la Vulgate, et dans Migne, *Patr. lat.*, t. xxix, col. 526. Voir toute cette Préface.

vent combien souvent les compositeurs dénaturent leur pensée, prennent un mot pour un autre, omettent, ajoutent, bouleversent par mégarde ou par inattention. Les *librarii* d'autrefois n'étaient pas plus impeccables que les ouvriers typographes de nos jours, mais leurs fautes avaient de plus graves conséquences, parce que les auteurs ne pouvaient corriger toutes les copies qu'on faisait de leurs livres. Ces derniers redoutaient à l'avance les trahisons qu'il ne leur était que trop facile de prévoir, ils adjuraient les scribes, au nom de ce qu'il y a de plus sacré, de collationner leur copie avec le manuscrit original. « Je vous conjure, écrivait saint Irénée, à la fin de son livre contre les Valentiniens, je vous conjure, qui que vous soyez qui transcrirez ce livre, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par sa glorieuse venue, quand il viendra juger les vivants et les morts, relisez ce que vous avez écrit, et corrigez-le avec soin sur l'exemplaire d'où vous l'avez transcrit. Je vous prie de transcrire également cette adjuration et de la mettre dans votre copie¹. »

Adjurations vaines ou au moins inefficaces! Les

¹ Eusèbe a jugé cet avertissement si important qu'il nous l'a conservé dans son *Histoire ecclésiastique*, v, 20, t. xx, col. 484, en observant qu'il croyait nécessaire de l'y insérer à cause de son utilité. Il a fait plus encore, il l'a copié lui-même pour son propre compte, en s'adressant à ses copistes, dans sa *Chronique*, l. II, *Proëm.*, 8 (A. Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1833, t. VIII, p. 258). Saint Jérôme n'a pas manqué de placer cette adjuration en tête de sa traduction de la Chronique, *Patr. lat.*, t. xxvii, col. 39.

princes eux-mêmes intervenaient quelquefois et portaient des ordonnances pour obliger les scribes à copier exactement¹. Rien n'y faisait. Par la force même des choses, plus un livre se répandait, plus les copies se multipliaient et plus aussi les variantes et les fautes augmentaient. A celles de l'exemplaire précédent, le nouvel exemplaire en ajoutait de nouvelles. Comment aurait-il pu en être autrement? Les scribes pouvaient alléguer comme excuse bien des circonstances atténuantes. Le *codex* qu'ils reproduisaient était défectueux par son exécution, certaines lettres étaient mal formées, comment les lire? Dans l'écriture hébraïque, en particulier, plusieurs caractères se ressemblent à s'y méprendre, comment les distinguer? La matière sur laquelle on écrivait était chère, on la ménageait, on traçait des lettres d'une finesse excessive, on abrégait les mots, on serrait les lignes. Que de difficultés pour déchiffrer cette écriture, qui n'était pas toujours d'un calligraphe! Quand le sens aidait à deviner les mots illisibles, passe encore; mais quand le copiste rencontrait des chiffres ou un nom propre inconnu, rien ne pouvait le tirer d'embarras, et il était réduit à laisser le passage en blanc ou à transcrire au hasard. Ajoutez à ces difficultés matérielles les négligences, les distractions inévitables de l'homme à la tâche qui poursuit

¹ On lit dans les Capitulaires de Charlemagne : « De scribis ut non vitiose scribant. » *Capitul. ab Angesiso collecta*, 105, Migne, *Patr. lat.*, t. xcviij, col. 527.

pendant de longues journées un travail monotone et fastidieux¹. Sans y prendre garde, il croit bien lire et il lit mal; il s'imagine écrire exactement et il écrit de travers. Si deux membres de phrase commencent ou finissent² de la même manière, par des mots semblables, il omet, sans s'en douter, le premier membre et ne reproduit que le second. Cette faute est si commune, qu'on lui a donné un nom particulier.

Nous serions infini, si nous voulions énumérer toutes les causes qui amenaient fatalement l'altération des textes dans l'antiquité. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, dès les premiers siècles, les Pères grecs et latins³ aient eu si souvent à se plaindre de la corrup-

¹ « Ex humana inter describendum infirmitate, scribarum indiligentia, somnolentia aut ignorantia, » dit Louis Cappel, dans sa *Critica sacra sive de variis quæ in sacris Veteris Testamenti libris occurrunt lectionibus libri sex*, in-f°, Paris, 1650, I, 1, 4, p. 3. C'est le premier ouvrage où l'on ait constaté et étudié d'une manière critique les variantes du texte de l'Ancien Testament. On peut y voir un grand nombre d'exemples de toutes les espèces de variantes dont nous avons parlé, quoiqu'il soit loin d'en contenir la liste complète. Il cite, VI, XII, p. 437, des exemples de fausses leçons tirées des auteurs profanes qui montrent combien les erreurs des copistes sont inévitables. Cf. aussi Sabatier, *Texte du Nouveau Testament*, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, t. XII, p. 47; Reithmayr, *Introduction aux Livres du Nouveau Testament*, 2 in-8°, Paris, 1861, t. 1, p. 214. S. Jérôme indique trois sources d'erreurs des copistes : « 1° Vel a vitiosis interpretibus male edita; 2° vel a præsumptoribus imperitis emendata perversius; 3° vel a librariis dormitantibus addita sunt aut mutata. » *Præf. ad Damasum in Evangelistas*, t. XXIX, col. 527.

² Ὁμοειδέων.

³ Saint Jérôme dit, par exemple, au sujet des Paralipomènes,

tion des manuscrits de la Bible, qui circulaient dans leurs églises. Il n'est pas davantage surprenant qu'on ait pu relever dans le petit nombre de manuscrits antiques qui nous restent du Nouveau Testament grec plus de cent mille variantes¹. Si quelque chose doit nous surprendre, c'est que le nombre n'en soit pas plus grand et que la plupart soient insignifiantes et sans portée dogmatique². On peut reconnaître à bon droit la main de

Præf. ad Domn. et Rogat., Migne, *Patr. lat.*, t. XXIX, col. 401-402 : « Libere enim vobis loquor, ita et in græcis et latinis codicibus hic nominum liber vitiosus est, ut non tam hebræa quam barbara quædam et sarmatica nomina congesta arbitrandum sit... Scriptorum culpæ adscribendum, dum de inemendatis inemendata scriptitant; et sæpe tria nomina, subtractis e medio syllabis, in unum vocabulum cogunt, vel e regione unum nomen, propter latitudinem suam, in duo vel tria vocabula dividunt. Sed et ipsæ appellationes, non homines, ut plerique æstimant, sed urbes, et regiones, et saltus, et provincias sonant, et oblique sub interpretatione et figura eorum, quædam narrantur historiæ. »

¹ « If the number of these variations was rightly computed at thirty thousand in Mill's time, a century and a half ago (1707), they must at present amount to at least fourfold that quantity. » F. H. Scrivener, *A plain introduction to the criticism of the New Testament*, 2^e édit., Cambridge, 1874, p. 3. Robert Estienne avait déjà compté 2384 variantes dans les manuscrits du Nouveau Testament dont il s'était servi.

² « Sensus falsus, si quando ex mala lectione oritur, dit L. Cappel, *Critica sacra*, VI, II, 3, p. 386-387, non est unquam aut perraro circa dogmata quæ fidem et mores spectant... At sensus interdum falsus est non in rebus quæ sunt juris sed facti, minusque propterea momentosis, ut cum peccat in circumstantiis alicujus facti, puta si nomen aliquod proprium, loci vel personæ, vel numerus unus pro alio ponitur, aut si in aliqua ejusmodi facti circumstantia erratur, aut quum aliquid dicitur quod non congruit, sed repugnat et adversatur, iis quæ alio in loco Scripturæ minus obvio habentur. » Voir aussi Berger de Xivrey, *Étude sur le texte et le style du Nouveau*

la Providence dans cette conservation extraordinaire des parties essentielles du texte. Toutefois les erreurs accidentelles qui s'y sont glissées, quoique elles intéressent peu les théologiens, et qu'il existe des moyens de les rectifier en certains cas, n'en créent pas moins de nombreuses difficultés au critique et à l'exégète¹.

Ce n'est pas là, d'ailleurs, l'unique source d'embarras pour le défenseur de la Bible. Le texte nous serait-il parvenu sans altération d'aucune sorte, il n'en présenterait pas moins encore des difficultés d'interprétation. Dieu, en parlant aux hommes, a dû employer le langage des hommes. Or tout langage humain est imparfait. Il se compose de mots et les mots sont des signes, des images toujours incomplètes de la réalité, ils ne nous montrent qu'un seul aspect des choses; ils ne peuvent jamais nous faire voir les objets sous toutes leurs faces. Le peintre qui fait un portrait ne peut représenter son modèle que dans une pose déterminée et avec une expression unique. Malgré les ressources de son art, il lui est impossible de rendre tous les sentiments mobiles qu'exprime tour à tour le visage de son modèle, il ne

Testament, p. 156; Westcott, dans *Smith's Dictionary of the Bible*, t. II, p. 517-520; H. Wallon, *De la croyance due à l'Évangile*, 2^e édit., in-8°, Paris, 1866, p. 232.

¹ Voir Laur. Reinke, *Die Veränderungen des hebräischen Urtextes des Alten Testaments und die Ursachen der Abweichungen der alten unmittelbaren Uebersetzungen unter sich und vom massoretischen Texte nebst Berichtigung und Ergänzung der beiden* (T. VII des *Beiträge zur Erklärung des Alten Testaments*), in-8°, Münster, 1866.

le saisit qu'à un moment donné. Que de nuances qui distinguent cette physionomie et qu'il doit renoncer à fixer sur la toile! Que de traits il doit négliger! L'écrivain est comme le peintre. S'il a plus aisément la ressource de retoucher son tableau et d'y ajouter quelques nouveaux coups de pinceau, il lui est néanmoins impossible de tout nous dire, de tout nous montrer. De là, par conséquent, des omissions nécessaires, des lacunes inévitables et des obscurités.

Les langues sémitiques sont encore plus impropres que les langues aryennes à rendre toutes les fines nuances de la pensée. Elles n'ont pas été élaborées, triturées, modifiées, perfectionnées, comme les idiomes des fils de Japhet. Le dictionnaire hébreu est pauvre¹. Il n'a souvent qu'un seul mot pour exprimer des choses très diverses, par exemple, *rouah*, pour signifier, selon les cas, *vent, souffle, haleine, âme, esprit*². « Voir,

¹ La Bible hébraïque, d'après le calcul fait par Leusden, contient cinq mille six cent quarante-deux mots, y compris les mots chaldéens. Le nombre des racines est d'environ cinq cents. Le *Thesaurus græcæ linguæ* d'H. Estienne renferme environ cent cinquante mille mots.

² M. Renan a abusé de cette pénurie de la langue hébraïque, dans sa traduction de l'Écclésiaste, pour en faire disparaître un certain nombre de passages importants. Ainsi, Eccl., XII, 7 : « La poussière retourne à la terre d'où elle a été tirée et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné, » devient sous sa plume : « le souffle remontera vers Dieu qui l'a donné. » *L'Écclésiaste traduit de l'hébreu*, in-8°, Paris, 1882, p. 145. Le traducteur réduit ainsi un des passages les plus importants du livre, dont le sens est clair et incontestable, à une puérité.

regarder, mépriser, pouvoir à, éprouver, paraître, se présenter, montrer, faire éprouver, sont autant d'idées qui, chez nous, exigent des mots différents, et qui, en hébreu, s'expriment par les formes verbales de la racine *râ'âh*. *Prophète, vision, miroir, regard, forme, apparence, ressemblance* en [sont] des substantifs dérivés... *Qoûm* exprime par ses différentes formes : *se lever, exister, paraître, croître, demeurer, persévérer, ratifier, se bien porter, vivre, conserver vivant, vérifier, enjoindre, construire, rebâtir, s'insurger, élever, établir, stature, hauteur, debout, substance, chose, lieu, demeure, révolte, ennemi, moyen de résistance*¹. » L'hébreu manque même complètement de mots pour exprimer des idées qui nous sont très familières, comme « oser » et bien d'autres. L'Israélite était ainsi souvent obligé de recourir à la périphrase, et, en mainte circonstance, il lui était impossible d'exprimer sa pensée avec une exactitude rigoureuse. Ainsi, pour dire qu'il ne faut pas trop aimer ou ne pas aimer à l'excès sa vie ou sa famille, il était réduit à dire qu'il faut haïr son âme ou son père et sa mère².

¹ E. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4^e édit., in-8°, Paris, 1863, p. 141.

² C'est l'ambiguïté de cette locution qui faisait dire à saint Augustin expliquant le v. 25 du ch. XII de saint Jean : « Vide ne tibi subrepat ut teipsum velis interimere, sic intelligendo quod debes odisse in hoc mundo animam tuam. » *In Joa. tract. LI, 10*, Migne, *Patr. latine*, t. xxxiv, col. 1767 (Sauf indication contraire, les citations des Pères de l'Église seront toujours faites d'après la Patrologie grecque et la Patrologie latine de Migne).

La syntaxe est, comme le vocabulaire, d'une simplicité primitive. Les particules, qui forment les articulations du discours, sont fort rares. Les phrases s'ajoutent bout à bout, les unes aux autres, sans aucun artifice, sans en coordonner les membres entre eux et sans en marquer ainsi la dépendance. Point de période. La pensée est comme découpée et disséquée, et les morceaux juxtaposés plutôt qu'unis et liés.

Le travail de subtile et délicate analyse fait par les philosophes de la Grèce dans le domaine intellectuel, travail admirable dont héritèrent Rome d'abord et ensuite les nations de l'Europe moderne, a manqué aux idiomes des enfants de Sem. Leur métaphysique, leur psychologie sont presque nulles. La science, dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce terme, n'existait pas pour eux. L'hébreu n'a point de mot qui corresponde à notre verbe « être » en tant que verbe substantif; son verbe *hâyâh* exprime l'existence, il ne marque point la simple liaison entre le sujet et l'attribut. Pour dire : Je suis sage, il ne peut employer que cette tournure : Sage moi. Les phénomènes physiques ne sont jamais décrits qu'avec des traits populaires. Toutes ces distinctions lumineuses entre les diverses facultés de l'âme, qui rendent si limpide le langage des Hellènes et le nôtre, lui sont inconnues. La conscience, la liberté morale, le remords, la perception des sens, la raison, la mémoire même en tant que faculté de saisir et de faire revivre le passé n'ont pas de nom spécial chez les Hébreux. Leur esprit est rebelle à l'ana-

lyse, comme aux abstractions et aux généralisations. Ils n'ont pas plus de culture philosophique que de culture scientifique. Ils exagèrent volontiers; leur langue ressemble beaucoup à celle des enfants, et elle est comme restée à l'état d'enfance. Tous leurs mots sont des images et des métaphores, ce qui en fait un instrument incomparable pour la poésie, mais au détriment de la précision et de la clarté. Un peu de vague règne inévitablement dans une langue de cette nature.

Ce qui vient accroître encore l'obscurité, c'est que l'Ancien Testament a été écrit en un langage qu'on ne parle plus depuis des siècles. Il n'est que trop vrai, l'hébreu pour nous est une langue « morte. » Or les langues sont l'image, comme la photographie, si l'on peut dire, des peuples qui les ont parlées, elles sont pleines d'allusions à leurs usages, à leurs goûts, à leurs mœurs, à leur genre de vie. Si donc il s'agit de nations depuis longtemps disparues, dont les coutumes étaient autres que celles que nous connaissons par notre expérience personnelle, il nous est très malaisé de nous en faire une idée exacte. Nous sommes arrêtés à chaque pas, même quand nous lisons les auteurs anciens de même race que nous, quoiqu'ils aient écrit en une langue dont la nôtre est dérivée, qu'ils aient vécu sur le même sol, qu'ils eussent des institutions et des coutumes analogues aux nôtres et dont nous avons en grande partie hérité. Combien la difficulté ne s'accroît-elle point, quand les vieux écrivains dont nous lisons les œuvres ont non seulement